

## LE CAS SOLLERS

Pilier de l'institution littéraire et insubmersible bête médiatique, Sollers n'en prend pas moins la posture de l'homme traqué. Il incarne ainsi le nouveau conformisme: quiconque exerce un pouvoir doit absolument dénigrer le pouvoir. Une méditation sur la notoriété, ses faux-semblants et ses impasses.

« *La médiologie, est-ce bien sérieux ?* », demande Philippe Sollers, sans cacher la « commisération » que lui inspire, chez le soussigné, tant de tâtonnante médiocrité, de vie et de pensée. Question cruelle (ça s'appelle *l'Année du Tigre*) de la part d'un as du bref. D'autant que le médiologue a du goût pour le Sollers. Son côté lapin agile, jubilatoire et bon enfant; la faconde du polisson à sarbacane, plus doué que la moyenne; sa vivacité chuchoteuse et fureteuse, apte à trancher de tout, au culot, généreusement. Il n'en a guère, en revanche, pour la querelle d'auteurs, brouhaha volatil et sans âge, bruit de fond corporatif... Se voler dans les plumes fait partie des divertissements de la vie à la ferme, et nous sommes, vus de loin, la même volaille. De plus, la littérature à l'esbroufe (celle à l'estomac tenait encore un peu au ventre) a ses règles du jeu, qu'on n'enfreint pas impunément. Argumenter, c'est aggraver son cas — le balourd s'attirant au finish l'uppercut du danseur sur le ring. Car le bon mot en retour est toujours le meilleur. Tout finir en chanson est plus qu'un art: une stratégie.

Quel labeur résiste aux lazzi? Le romancier de Notre-Dame de Paris, médiologue émérite, avait prévu la difficulté dans son fameux « *Ceci tuera cela* » : « *Les petites choses viennent à bout des grandes, une dent triomphe d'une masse, le rat du Nil tue le crocodile.* » — et la « petite phrase », la grosse thèse. C'est l'avantage de l'amuseur, dans la foire sur la place: virevolter sans produire ses raisons. On frappe mieux les esprits en deux mots qu'en cent et le *less is more* est la loi de la polémique maximale comme de l'architecture minimale: idéal pour mettre les rieurs et les voyeurs de son côté. Mais quitte à faire le jeu du joueur, il se trouve que l'insubmersible bête médiatique intéresse ès qualités le médiologue. Et pas seulement pour son ubiquité dans les canaux et sa maestria en cuisine (provoc, zapping, tuning, et toutes les recettes maison). Si l'emphatique est permis (comme chez Hugo « *sur le Racine mort, le Campistron pullule* »), le Sollers est en médiologie un cas d'école, c'est notre cas Hockney (si l'on admet que l'un est à la peinture ce que l'autre est à la littérature). Notre « *much ado about nothing* » à nous, beaucoup de bruit pour peu de chose. Or là est l'intéressant, justement ! Quoique d'intérêt local et non international (handicap du verbe sur l'image), l'homme de lettres français exige, pour comprendre comment c'est fait, aujourd'hui, un littérateur dans le vent, comment ça tourne, cette affaire, plus de soins et de mots que le

décorateur britannique. « *L'industrie du génial* » s'est emparée du dehors de ce dernier, qui s'y est nonchalamment prêté, alors que l'industriel Sollers (sens latin du pseudonyme) s'y consacre chaque jour en personne, à compte d'auteur et d'acteur.

Ce qui ajoute ici au respect professionnel, c'est, au-delà de la compétence technique du communicant, sa représentativité. Par-delà l'expert, l'étalon (le modèle, et non le reproducteur mâle d'une espèce domestique, le « brillant esprit »). Cet invariant du terroir aux patronymes variables selon les époques est connu sous le nom (classique et non péjoratif) de « bel air ». Il figure déjà dans le *Lutrin* de Boileau. « *Cynique, n'ayant foi qu'en son intérêt, insensible aux valeurs, dispensé de sentiments et coiffé de modes* » : ainsi Jean-Paul Aron décrivait-il notre sémillant, dans son ultime revue de la scène parisienne. Mais, outre l'éternel échantillon aux effervescences attendues (le « gendelette ») que Pierre Bourdieu, non sans quelque abstraction — la généralité étant le péché mignon des sociologues — a rangé récemment dans la catégorie « simili et pseudo », cette figure récurrente du paysage parisien présente pour nous un intérêt plus singulier, qu'on dira barométrique. Derrière le microcosme « rive gauche » et la fausse désinvolture, immuable toile de fond, se tient le traceur de l'air du temps, le nôtre en général, qu'on soit provincial ou parigot, moisi ou frais. Le médiologue préfère procéder *ad rem* (acronyme de l'Association pour le développement de la recherche en médiologie, loi de 1901). Mais avec un curseur aussi symptomal, doté d'un tel flair, précurseur en effet (mieux que visionnaire: prévoyant); le *ad hominem* a au moins cette excuse qu'il peut faire espérer d'une pierre deux coups: l'anatomie d'un petit génie et la physionomie d'un petit temps. Le Sollers: un certain génie du temps, à saisir *in vivo*.\_Encore faut-il, pour bien faire, surmonter sa distraction ou sa paresse (« à quoi bon, ça tombe des mains »), l'éloignement astronomique des sphères (entre le torchecul scolaire et le papier glacé esthète, planètes tournant dans le système libraire à distance respectueuse), les préjugés ambiants (« *le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur. Dans mon cas, il faudra s'habituer au contraire* », signale-t-il, bon prince), et la confusion entretenue par une cabriolante frivolité mais qui n'en est pas une. Car, à le lire de près, on découvre vite le pontifiant sous le sautillant. Le ludion du bocal, chansonnier et speedé, nous joue en fait la comédie de la comédie. Au contraire de ses prédécesseurs, l'incroyant s'y croit, et se croit, dur comme fer, sans sourire un instant de ses propres sourires. Un arlequin est sans mépris pour l'humanité. Voyez Cocteau, généreux et léger. Or le mépris, c'est le sentiment que notre arbitre des élégances économise le moins (les fortes natures ne lésinent pas). On se gardera ici de plaider pour notre camp, à savoir cette piétaille de ratés ruminants, jaloux dépités, salariés franchouillards, nationalistes rances, piètres écrivains et républicains lourdauds au milieu de quoi l'étriqué des lieux l'oblige à survivre, Gulliver alerte et lucide. Mais enfin, comment ne pas prendre au sérieux un géant si sérieux, si appliqué dans sa prétention au magistère ? Sans y toucher, ce guérillero du goût est notre vérificateur de poids et mesures.

Passons vite sur l'étalonnage citoyen et la glisse comme relation idéale et désormais recommandée aux circonstances. L'actualité est mousseuse mais porteuse, comme l'eau, la neige, l'air; et l'adhésion à l'événement, autrefois gluante ou poisseuse, prendra désormais la forme du coulé, du frôlé, de l'enchaîné — sur le modèle onirique et tactile des sports postmodernes: monoski, surf, deltaplane. Ce qui eût été, hier, acrobatie, ou périlleux jeté-battu, devient gracieux frôlement de parquet, câlinerie en passant, et la ligne brisée, le slalom d'un pro. Favori de Giscard, invité de Mitterrand, commensal de Chirac, admirateur de Ballardur, copain de Jospin: en bonne place, toujours. Jadis, les sectaires de la graphosphère croyaient devoir choisir cette table-ci plutôt que celle-là, un Prince contre l'autre. En vidéosphère, la soif de nouveau fait foin du révolu, on empoche le bristol en vrac et a priori, à tu et à toi avec tout ce qui se présente. Accorte disponibilité au majoritaire (si l'on en juge d'après le Journal de l'année où vont et viennent Jospin, Sylviane, Védrine, Martine, etc.), dont il convient d'apprécier le subversif (l'ex-commode). Goguenard et mécréant, certes, mais pas au point de se priver. L'époque n'a pas de goût pour les catacombes, la onzième heure est plus amène. Ce qui conduit l'avant-gardiste soucieux de ne rater aucun train à monter, pour chaque nouveau départ, dans le wagon de queue. Algérie française en 1960 (quand les tâcherons portaient les valises du FLN), communiste stalinien en 65 (quand le menu fretin rentrait dans l'opposition au Parti), maoïste ultra en 1970 (les « chinois » de la première heure prenant alors leurs distances), on le retrouve néolibéral et pro-américain en 1976 (quand le giscardien commence à taper sur les nerfs), avant de dédicacer cordialement ses chefs-d'oeuvre au président Mitterrand. Le voilà maintenant avec Cohn-Bendit pour une Europe riieuse et verte (certains en reviennent déjà, mais cela ne se sait pas encore). Toujours dans le mouvement, en somme. Là où les voiles gonflent toutes seules. Là où notre milieu se tient, reprise assurée, risques minimaux. Faire chorus, mais en coda. Avec notre héros générationnel, le joueur jouait sur du velours, le populo rechigne mais tous les faiseurs d'opinion lui tressent couronne. On le vit bien quand Chevènement eut le tort de s'attaquer à beaucoup plus fort que lui. Le ressuscité, sorti d'un long sommeil, ne se souvenait pas qu'il est des mots imprononçables: Etat, nation, République — dont la traduction officielle sera désormais « étatisme », « nationalisme », et « ringardise ». Il avait oublié que l'officialité s'est réfugiée dans la société civile, que le Journal officiel n'est plus qu'un samizdat sans la gloire, et qu'il revient au « premier pouvoir », le seul qui n'ait aucun contre-pouvoir à craindre, de définir la vérité des choses et des noms. Qui a le droit de titrailler a le dernier mot, et qui a le dernier mot, par position ou statut, a pouvoir régalien. Le Sollers mit récemment la touche finale à cette lapidation unanimiste de notre téméraire, mais un ton au-dessus. Au centre, mais avec insolence: réception cinq sur cinq. Donner du panache aux moutons: le vieil emploi des littérateurs, ces rossignols du grégaire. Dangereux, pour un dissident, d'être toujours in, les stridences de l'*out* en prime ? Le suiviste en casse-cou ? Panurge aventurier ?

En période d'amnésie, le comique de répétition n'est plus rédhibitoire. Le parterre peut prendre de bonne foi un suradapté pour un dandy.

Glissons sur ces poncifs, aussi fastidieux qu'inessentiels. Notre champion en aurait autant au service du pitoyable (pour être passé lui-même « *de Guevara à de Gaulle* »). Chacun sait que la gent intellectuelle n'aura guère brillé en ce siècle par le discernement (deux tests infaillibles pour évaluer la justesse d'un projet de loi: si le Sénat est contre, et l'intelligentsia aussi, on peut y aller gaiement). D'où l'habitude, avec l'âge et les coups, de mettre la sourdine, soupeser les attendus, comparer les inconvénients, avant de risquer un parti pris. Le Sollers, infatigable jouvenceau, continue de dégainer illico et repart, flamberge au vent, tête à queue, sans regarder une fois par-dessus son épaule. Certains font la pause entre deux coups de sifflet. Pas lui.

Musique ! Musique ! Notre homme est le premier à ricaner de ses pitreries, à se parodier, à en rajouter, clin d'oeil et sourire en coin. L'époque change de chemise, lui aussi, quelle importance ? Laissons l'écume aux cuistres et aux idéologues. Seul compte le rythme, l'écriture. Elle a bon dos. On l'y croit au comble de l'audace. Il y poursuit la sage aventure d'un bourgeois séculaire. Il s'imagine incarner La Littérature, convaincu d'en avoir le monopole, qui tient l'affiche, tient la corde. Il prolonge une littérature. Rien là que de normal, chacun sa filière. Nous relayons tous un long cortège d'errants, une théorie d'ombres, d'authentiques recopieurs, d'audacieux suiveurs qui ont cru dire vrai, sincèrement, pour la première fois. D'où l'intérêt, de loin en loin, de relire nos bourdes, de revoir nos vies antérieures, pour ne pas rechuter dans nos panneaux. Tant se croient vedettes américaines qui font les doublures dans une tournée Barret. C'est notre lot commun. Reste à choisir sa chambre d'écho. Nos devanciers sont d'ordinaire ceux dont nous mettons un point d'honneur à nous distinguer, car la meilleure façon d'hériter est encore de renier. Les Sollers aînés étaient à la droite de la droite. Le cadet ne parlait-il pas récemment de la France avec la même voix que les maurrassiens d'antan de l'anti-France ? Même frappe, même retape. Le Rebatet des Décombres grimace dans son dos. Il se disait lui aussi « *wagnérien, nietzschéen, anticlérical* ». Il ajoutait: « *antisémite* », ce qui ne se dit plus. Convenances. Le vent d'Amérique a remplacé le vent d'Allemagne; la cause a changé, et le système des forces; pas l'hyperbole, ni l'amour du plus fort. La notation ordurière, pour blesser, et de hautaines cautions, pour snober. La ligne « *pour le haut par le bas* ». Brasillach, Massis, Céline se sentaient, eux aussi, persécutés par le moisi, le ranci, le borné. Drieu avait même pour ennemis personnels les buveurs de Pernod, les joueurs de belote, et les pêcheurs à la ligne obèses. En 1939, l'air vif de la campagne devait régénérer la capitale de la « *démocrassouille* ». En 1999, l'air vif de la capitale doit régénérer nos « *paysans croupis* ». Inversion des signes, même algèbre; le crado et le propre, le moche et le chic ont échangé leur place. Il n'y a que le prof qui n'en a pas changé. Lui, c'est le repoussoir héréditaire, une valeur sûre. Il est un trait immanquable qui distingue droite et gauche, en deçà même du mépris consubstantiel pour le minus et le crevard, le fatigué et le taré, et c'est l'allure physique imputée au

moral. Le faciès pour stigmaté. Le corps pour destin. C'est le pli de famille. La grâce innée. L'origine déniée qui vous rattrape par le paletot. Le dédain de la souffrance sociale, le Sollers n'en fait pas comme d'autres une économie politique ou un isme; l'Ecrivain vit sa vie et celle des autres au singulier; le coup d'oeil suffit. Le nez crochu, la bosse dans le dos, le pied bot, le cheveu gras, le zézaiement: son compère Jean-Edern Hallier avait exploité non sans succès cette veine dynastique, avec les alibis du contestataire soixante-huitard. Ç'aura été une propriété du gauchisme, trop peu saluée, que de recycler les réflexes de l'extrême droite la plus gominée dans les circuits de la contre-culture la plus décoiffante. Le drapeau rouge envolé, restent les tics. Quand on lit au détour de Casanova: « *Ces universitaires médiocres, on ne voudrait pas les avoir comme partenaires dans une orgie, il suffit de regarder leur allure* », on retrouve sa lignée, son terroir. Là où l'universitaire et le médiocre s'accouplent, de toute éternité. Sang pauvre, malingre, mal fagoté, blafard, bigleux et, pour sûr, aigri: physionomie statutaire, « *il suffit de regarder* ». On aura garde de confondre le krach et le voyou de la famille — mais l'air de famille stipule, outre la laideur méchamment croquée, le sarcasme au diplômé, à l'agrégé, à la sacristie sorbonnarde, au régent de collège. Et tant pis pour Lévi-Strauss, Derrida ou Deguy. Pour Mallarmé, prof d'anglais, ou Julien Gracq, prof d'histoire-géo. La haine du grand littéraire pour le petit professeur, c'est une rhétorique immémoriale: Barrès, Drieu, Montherlant, pour s'en tenir aux meilleurs, en ont fait ritournelle. Paul Bourget et René Doumic aussi. Jacques Laurent, écrivain juteux et sans frime, largua après guerre un pamphlet intitulé Jean-Paul. Sartre y était déjà condamné pour dogmatisme et lourdeur d'écriture, au nom des valeurs de légèreté, de sensibilité et d'irrespect, bien sûr. Le franc-tireur contre l'Institution. Le Sollers refait le coup au Bourdieu, mot pour mot. Sans citer les Hussards, qui avaient le mérite, eux, de se rendre vraiment antipathiques et franchement minoritaires. On ne plagie personne. La haine de l'Ecole et le dégoût des pedzouilles, c'est un *topos* de caste et de classe, insistant comme un lapsus. L'anti-intellectualisme de nos petits-maîtres fait la paire, inusable tandem, avec le mépris du populacrier et du jacobin, du vulgaire et de l'ordinaire — en particulier, du « *peuple le plus abominable de tous, le français* » (Voltaire, notre auteur connaît). Le bas peuple, ce ne sont plus les harengères, les crocheteurs, les manants, mais « *les commerçants, les fonctionnaires, les policiers* », abjecte trinité qui hante l'Artiste isolé en proie à la hargne d'un peuple dont il se demande, comme tous ses prédécesseurs depuis quatre ou cinq siècles, « s'il est bête parce qu'il est méchant ou s'il est méchant parce qu'il est bête ».

A chaque couche sociale sa démagogie; à chaque démagogie, sa demande sociale. Sur un marché assez encombré, s'esquisse ainsi, à traits cursifs et secs, vif-argent, très « souper aux chandelles », un poujadisme à l'envers. Le poujadisme des nantis, non des rustres. Légitime et légitimante opération qui apporte aux acheteurs de livres d'art, aux collectionneurs, aux gens de goût, ce qu'ils sont en droit d'attendre de leurs auteurs préférés: la confirmation qu'ils sont eux-mêmes d'une autre essence, évidemment supérieure à la nôtre.



Ainsi la dérision populiste des élites se voit-elle opposer son double exact, la dérision élitiste du populaire. Ce faisant, le Sollers se croit sulfureux, encombrant, voire original. Oubliant que l'insolence des riches est une vertu socialement bien rémunérée — et de tout repos. L'innovation, c'est le cumul chronologique des morgues. A l'acquis patrimonial — la haine des arts libéraux pour le mécanisme, du château pour l'école primaire, du gandin pour les pions, de l'urbain pour le bouseux, de l'héritier pour le boursier — le néo ajoute le mépris du nomade branché réseau pour le goitreux des Alpes, et du yuppie pour le scrogneugneu. Dans le tableau à deux colonnes, chaque époque coche les cases avec les mots du jour. Cette physique sociale, et sa fantasmagorie en partie double, a dix générations de réflexes en dépôt garantie. Le talent consiste à faire danser la bourrée (deux temps, simplet) sur un rythme de menuet (trois temps, coquin et vif). Détesterait-il autant la sociologie, le Sollers, s'il n'était aussi médullairement socialisé ? Autant la nation et ses traditions, s'il n'était aussi compulsivement national et traditionaliste, criblé de rengaines et stéréotypes ?

Et serait-il, à l'inverse, aussi soucieux de déranger et de détoner s'il n'était aussi parfaitement dans le ton ? Déflager, désintégrer les préjugés serait son rocher, son mandat, sa distinction. Ne devrait-on pas plutôt lui décerner la palme quasi académique de l'intégrateur méritant - à la nouvelle règle du jeu qui, en retour, l'accrédite ? A l'air porteur : néopragmatisme, danse du marché, *anything goes*, jeux de langage, vérité égale dogme, communication en place de connaissance, profs déqualifiés, école disqualifiée, l'enfant au centre, plus d'exigences, des aménités, à bas l'ennui, droits toujours devoirs jamais, et à mort les archaïsmes, rébarbatif l'archaïsme, innovez, amusez, vendez, il en restera toujours quelque chose. La vraie vie, enfin. Rose aux lutins, grise aux grincheux (lesquels ne demandent qu'une chose, au fond: appeler un chat un chat, la fête des individus une débâcle des personnes, et des peuples, et cette modernisation grand teint, une Restauration bon genre). « *Le Social* » dégoûte le Sollers (vieux refrain haïtiste que rien de démode, heureusement). Et la littérature, il est vrai, n'a de comptes à rendre à personne, sinon à elle-même, le bon plaisir du créateur y faisant loi. Soit. Il n'en reste pas moins que la fonction sociale du littéraire à succès (qui n'est pas la première, ni la seule, par chance), est d'exprimer à la cantonade (sous forme de boutades, incises, historiettes, jeux de mots) l'inconscient refoulé de la bonne société. A savoir: plus de profs, des moniteurs. Et, l'école finie, des saltimbanques pour boucher les trous dans l'âme. La Culture subventionnera, puis le mécénat prendra le relais. Comme en Amérique. La vie en rose, Allègre et XXI<sup>e</sup> siècle. Le Sollers y pousse bravement, mais on y allait tout droit.

Il faut se méfier de ses rognons, quand on vieillit. Le désir de nuire pousse à mettre le disque, suivant la pente du moindre effort. L'âge colle un masque de théâtre sur le visage des écrivains publics, qui bientôt parle à leur place. Et c'est un automate à saccades, comme le canard sur ressorts qu'inventa Vaucanson au XVIII<sup>e</sup>, qui se met à danser la gigue sous nos yeux, à la demande. L'envie de toujours chevaucher la vague, capter le scandale qui

passé, l'auteur en vogue, la rumeur — reconduit aussitôt à sa petite manie le branché aux aguets. Celui-ci ne devrait pas trop demander qu'on le lise et relise, tant la première impression, avec lui, est toujours la meilleure. Il s'est bricolé avec trois fois rien un petit système portatif, qui, d'organique, est devenu machinal à la longue, théâtre d'ombres programmées où n'importe qui — peintre, cavalier ou musicien — peut venir se faufiler en faire-valoir passe-partout. Ce script increvable met en scène le vif contre le mort, l'original contre la copie, l'exil intérieur contre la sécurité sociale. Côté cour, les risque-tout, subversifs et marginaux, les grands isolés, surveillés de partout, les inclassables qui paient comptant (la liberté coûte cher). Côté jardin, les officiels, les assis, les puritains, les classés/classeurs. Côté vie, l'art qui brave tous les interdits, côté mort, les clergés censeurs. Les libertaires contre les dévots (la pruderie laïcarde des mal-baisants, la scolarité trouillardarde du XIXe). Ceux qui s'impliquent personnellement dans leur chair, et, en face, ceux qui se contentent de tartiner sur, ou de bavarder autour. Ceux qui fulgurent et ceux qui ratiocinent. Les demi-dieux et les semi-cloportes. Le Sollers depuis longtemps ne parle plus en son nom, mais au nom des Crucifiés de l'Art, qui nous donnent de l'air à titre posthume. Casanova ? « *Simple, direct, courageux, cultivé, séduisant, drôle. Un philosophe en action.* » Pour ceux qui n'ont pas compris, la photo de l'auteur en quatrième de couverture. Le roi Voltaire ? « *Quel roman fabuleux, risqué, sinueux, nerveux.* » Le roi Sollers en essuie une larme. Les grands critiques (on pense à Sartre) se coulent dans les autres; ils tempèrent la projection par l'abnégation; le vaniteux les moule carrément sur son moi. Chaque piédestal, c'est sa statue vivante, à chaque chronique refondue. Non que les génies lui aient donné mandat de faire leurs commissions auprès des clampins; foin des vieilles médiations de politesse; le Sollers nous raconte en direct ce qu'on vit quand on est soi-même, rue Sébastien-Bottin, entre un plateau télé et un souper chez Crésus — Kafka, Artaud, Sade, Genet, Claudel, Joyce, Ezra Pound. Avec notre plénipotentiaire, c'est gratis: les avantages du surhumain sans les inconvénients. Le signataire n'est pas un familier de l'Olympe, mais midinettes et médiologues croient naïvement, sans faire leur la rédemption chrétienne par la douleur, que tous ces demi-dieux n'ont pas peu souffert avant de gagner les hauteurs. Qu'il y a sous ces oeuvres-là, de la prison, de l'exil, de l'opprobre, de la persécution, de l'angoisse, du sang. Nous avons tous mal à quelque chose ou à quelqu'un. Lui, moi, vous. Et la douleur, qu'est-ce qu'on en fait ? Et la disgrâce ? Et le dénuement ? On en fait du plaisir, soit. Mais du plaisir illico, sans monnayage, de l'aérien, du pizzicato, de la dentelle sans coup férir ? Chacun transmute comme il peut. C'est notre part de silence. Passons.

Comment s'imposer, quand on n'a divisions ni dollars ? Par les mots et par les mythes. Férule du grand genre, magistère sans réplique. Certains scribes, hier, incarnaient le Juste, le Bien, en sorte qu'on ne pouvait leur faire une remarque de grammaire sans gifler les millions de martyrs qui parlaient par leur bouche. Passé les temps de l'intimidation par la misère, voici la terreur par le Style: c'est qu'on régente aussi bien par l'immoralisme. Sur le Camus mort, le Sollers

pullule ? Au racisme de la belle âme, qui dérivait d'une supériorité morale par délégation, succède, quand les temps se croient incroyables, le racisme du bel esprit, dérivant d'une supériorité esthétique par transmission à distance. On a les papes qu'on mérite, même si les mystères de l'autorité restent affaire de foi, aujourd'hui comme hier. La divine Providence, c'est Dieu gouvernant la Création, mais on peut la fléchir. Le Sollers ventriloque, c'est la Création gouvernant les hommes, par son bras séculier, et ses arrêts sont inflexibles. Sans rire.

Non, il ne faut pas en rire. Car il y a du désespoir chez ce pas-dupe. Vivre au Champagne, faire des bulles — ne l'abuse qu'à moitié. Effets d'annonce, rideau de fumée. Moins on porte de musique en soi, plus on cherche à faire du bruit. L'occupation du terrain médiatique lui donne une grande présence, mais l'oeuvre, où est-elle passée ? Des livres en série, qui ne sont plus des livres; des articles bien troussés — à moi Bossuet, à moi Saint-Augustin, à moi Mallarmé —, mais savoir parler de la littérature (ce qu'il fait avec talent) n'est pas exactement faire oeuvre de créateur. Au départ, on avait une grande ambition, et des moyens. A l'arrivée, satisfait d'éblouir, on a une forte position, et les médias. Alors, pour sauver la face, on endosse les haillons du paria, du bâillonné ne devant sa survie qu'à sa vaillance. Trait d'époque: le séditieux *up to date* est couronné, encensé, choyé, invité, affiché, enregistré (les producteurs de radio-télévision ne distinguent-ils pas entre eux les 26 et 52 minutes, le Beta ou le film, le avec ou sans Sollers ?). L'importance sociale, c'est la petite monnaie de l'absolu, le prix de consolation. Pour absoudre l'abdication, on pathétise son rôle. On se valorise. On rêve aux temps héroïques où Arouet se voyait rossé, exilé, humilié, embastillé. Lettres de cachet ? Bretteurs à gages ? Bastonnades en public ? Autodafés ? Hélas : le métier des lettres s'est beaucoup adouci, à Paris. Impunité garantie. Quarante ans sans dételer, quadrillage assuré. Boulanger à son pétrin, berger à son troupeau, jamais au four et au moulin. C'est d'ailleurs le meilleur côté du Sollers, cette assiduité. Une clientèle d'auteurs fidèles, et des meilleurs — avantage d'une longue baronnie. Plusieurs juridictions en une: le choix privé des petits nouveaux, comme éditeur, et l'exaltation publique des grands ancêtres, comme éditorialiste. Grands auteurs, grands journaux, grands pays d'adoption, du grand toujours (la contagion des références). Aller là où ça pèse et où ça se voit. Fuir le marginal, le sans-grade. Eviter, dans le train-train du forum, les sujets qui brouillent pour de bon, les querelles à risques (Palestine, Irak, francophonie), s'en tenir à des héroïsmes consensuels (sauver Sade, Rushdie et Houellebecq). Additionner les publics opposés, le B.A.BA du commerce, n'empêchant pas, honneur au kamikaze, de braver l'omniprésente oppression saint-sulpicienne, en brandissant le préservatif contre la chape de bigoterie qui pèse sur l'époque (écrasons l'infâme). En gestion de carrière donc, vingt sur vingt. La preuve: excellent à l'oral, de plus en plus télégénique avec les ans, et de plus en plus médiocre à l'écrit, bâclé, banal, survolant. C'est que pour le public, l'image conduit au livre, non l'inverse; les prestiges du livre s'étiolent, et l'image décide. Peu importe le texte pourvu que l'auteur en parle bien. Le



hâbleur a compris, dans la foulée de Mai 68, avec vingt ans d'avance sur le gros de la troupe, qu'un écrivain qui compte serait désormais un personnage public et qu'un homme public ne se juge pas seulement à ses actions, pas plus que l'écrivain à ses écrits, mais à l'image et au spectacle qu'il donnera de lui-même. D'où suivait une nouvelle hiérarchie des urgences: se faire vite une tête, un *look* en logo, et des amis. Flatter les mieux placés, un copain dans chaque case du jeu de l'oie. Esquiver les culs-de-sac. L'Académie française ? On laisse aux gagne-petit de la respectabilité, tout en surveillant de près. Sacrifier l'ouvrage au personnage, la mise sur la mire. Le bon choix. L'ancienne légitimité partant en quenouille, plus rien à attendre des « *exténuations académiques* », des « *morosités scolaires* ». La réussite dès lors, c'était marier l'incorporation au marketing attrape-tout avec le sombre et solitaire destin du libertin irréconcilié — disons, le tirage au sort du Loto, la Société du spectacle sur le coeur, en pare-balles. Prémonition stratégique, c'est devenu l'orthodoxie. « Lâchez tout » — et ne perdez rien. La position Sainte-Beuve plus l'aura Baudelaire: cette combinaison de rêve rendait jadis schizophrènes beaucoup d'auteurs avides de faire florès. L'addition écran/écrit et la une en affermage ont résolu l'antinomie. La meilleure façon de se protéger du bavardage social, dit le Sollers, c'est d'y participer à tout propos. Et, derrière ce bouclier de paillettes, approfondir sa différence. Comme Mercure en Sosie, le Poète irrécupérable désinforme et pour sauver sa liberté intérieure se déguise en *anchorman*. *Si non è vero, è bene trovato*. Entre s'exhiber pour mieux se cacher et s'exhiber pour mieux se vendre — quel dieu, même exhibitionniste, verrait la différence ?

Faire carrière dans les lettres n'a rien de honteux. C'est plus plaisant que dans la police nationale, la voirie parisienne, ou l'éducation, et finalement aussi utile à la société. Le métier a, comme tous, ses rites de passage, son code, signes et insignes. La concurrence y est rude, les embûches nombreuses. On ne respecte pas dans la profession la loi des trente-cinq heures, que l'inspection du travail nous pardonne. L'Institution littéraire, nous devons y veiller tout autant qu'à nos institutions parlementaire, syndicale, judiciaire, médicale, scolaire, journalistique et autres, et d'autant plus si on veut aller contre. L'homme en général est un être d'institution (sans quoi il redevient l'animal qu'il est d'instinct, nonchalant, précaire, féroce, finalement non viable), et l'homme de lettres en particulier. Celui-là compte au nombre des féodaux qui font tourner la machine. Ses états de service le lui permettent: il n'a pas avancé au tour de bête. Il abat du boulot, le notable: manuscrits, entrevues, corrections, conseils, délibérations, recorections, relectures, premières épreuves. N'importe qui ne peut pas devenir un bon auteur, un bon baron, un bon patron en tirant du matin au soir sur son fume-cigarette et en se regardant dans la glace du soir au matin, au bar du Pont-Royal. Il faut un certain altruisme. Ce point est acquis. Le nouveau, et qui fait norme à présent, c'est l'obligation où se trouve quiconque a grand métier, grande surface et grand réseau (on chasse en meute pour échapper aux chasseurs et aux meutes), de vitupérer la trivialité des meutes, du métier, et des supermarchés.

Quiconque est au Quartier général, et général soi-même, de crier chaque matin « *feu sur le Quartier général* » et les obéissants. L'obligation faite au politiquement correct, ici incarné d'une façon qui eût ravi Hippolyte Taine et son « race-milieu-moment », de moquer en exergue le « *politically correct* ». Au récupérateur récupéré (comme il est peut-être bien de l'être, comme on ne peut pas ne pas l'être), de plaider à cor et à cris pour l'anormal et le sauvage. C'est ainsi que l'éditorialiste labélisé du quotidien labellisant, *le Monde*, le conseiller régissant de l'éditeur institutionnel, Gallimard, abonné aux meilleurs comités, commissions, et hauts conseils, doit impérativement se camper en outsider, rasant les murs au crépuscule pour échapper à tous les pouvoirs, institutions, clergés, polices, censures, etc. L'absolue bien-pensance (comme on dit « l'oreille absolue ») doit se monter le cou en s'identifiant à des vies à hauts risques, pleines d'intensités fatales. Ce dont le Sollers fera trace est l'impérieuse invention du jour: le conformisme transgressif. Conquérir et exercer le pouvoir en vitupérant le pouvoir; se livrer à la publicité marchande en attaquant la marchandise publicitaire; promouvoir le nouvel Ordre moral contre l'Ordre et la morale. Ces parodies à contre-emploi font régner à la longue un écoeuement fade, nauséuse sensation qui donne au fond de l'air son odeur sui generis. Traduction: « *La Société aboie, l'Ecrivain passe* » — comme le note sans fausse modestie notre réglementaire, entre deux aboiements et trois raouts.

Proust aussi, dira-t-on, faisait une grande consommation du Bottin mondain; mais sans publier ses carnets de bal. Il ne mettait pas de majuscule à « social ». Il travaillait la chose par le menu, sans assener au lecteur des Entités grosses comme des dents creuses. A la ligne, le Spectacle. Le Social. Le Pouvoir. La Technique. Le Sollers aime ces points d'orgue majestueux pour clore un paragraphe. Cela classe. Cela claque. Quand on ne comprend pas au juste de quoi on parle, mettre une majuscule, et appeler Heidegger, Hölderlin ou Nietzsche. Les Penseurs. Verticalités vertigineuses: la foudre. Le verbe penser, le Sollers n'en a cure, a un complément d'objet, des subordonnées, un contexte. La citation ne suffit pas, ni la hauteur majusculaire. Il faut confronter, examiner, ressasser, revenir. Les lambins de la connaissance savent cela. Peut-être pas tous les journalistes; ce sont gens pressés, fixés à la proue et hors d'état de faire retour; des zappeurs par défaut, qu'un « *Relisons Etre et Temps, livre capital pour le XXe siècle* », injonction faite au débotté, — et hop on tourne — peut laisser bouche bée. A chaque milieu, ses pontifes. On comprend que le Sollers dédaigne les universitaires (on aime qui vous aime, et qui raffole du journalisme a les journaux pour lui). Le ton grand seigneur n'épate guère les p'tits profs. Sur les sublimités métaphysiques qui font garniture au Sollers, ils ont eu le temps de se faire un p'tit avis (la Technique, par exemple, Heidegger, la grosse voix, le *Gestell*, bon, bon). Hélas, ils ont aussi lu, là-dessus, Leroi-Gourhan, Simondon, Dagognet, Stiegler. Alors, le roulement de tambour... Mais ce qu'atteste ce cas, plus révélateur que d'autres, ne serait-ce pas finalement le manque d'imagination de nos préposés à l'imaginaire ? Nous avons en partage une France littéraire où l'auteur ne

cherche plus à dépayser par le récit mais par la référence, où le mignard doit faire pénitence dans le présocratique, et le surf se vendre sous l'étiquette « plongée ». Pataphysique de contrefaçon comme politique de contrebande, pour marquer le territoire, reproduire chefferie et mots de passe, lever cotisation. Faire parti — comme madame Verdurin s'ingéniait à « *faire clan* ». Entre la matité littéraire de nos milieux politiques et le brio politique de nos milieux littéraires, n'y aurait-il pas vases communicants ? Pas assez d'idée chez nos gérants et trop de gestion chez nos sorciers ?

Domage. Le Sollers avait tout pour devenir un vrai bon, et non le faux grand qu'il a mis en circulation sous le masque. Style, antennes sensibles, faim de travail, que lui a-t-il manqué ? De savoir se quitter à temps, sans doute. Et de nous rendre à nos insignifiances: les altiers pour de bon ne secouent pas chaque semaine la poussière de leurs chausses. Ils coupent, indifférents et droit au but. Est-il trop tard ? Espérons que non. Mais alors, il lui faudrait décrocher vite. Ne plus être dans le coup, rendre son tablier — d'anémomètre à rotation —, et plonger pour de bon. Passer du direct au différé, du numéro gagnant d'avance au pari à risque. Les vrais pétards, qui ne le répète, sont à retardement. Et peu importe la rose des vents. Se quitter ? Se laisser habiter par plus grand que soi. Rencontrer des orages qui démâtent, des causes qui emportent, déportent au loin (en avant, en arrière, peu importe). L'inhumain a un peu trop préservé nos élégants: bonheur et malheur d'une génération de paix. Et qui superpose naïvement sa crème à la pâte, son présent à notre passé. Le XVIIIe de l'esprit fort, par exemple, est postiche comme un âge d'or, sa légèreté tout alourdie de lieux communs. Volatilisés, les carnages — guerres de succession et guerre de Sept Ans, les naïvetés, les égouts, les dégoûts, et surtout le dénouement. Idylle bien fade. Le parfumé Fragonard et les *Hasards heureux de l'escarpolette* cachent ici Watteau, qui, lui, a du musc parce qu'outre les fêtes galantes il a gravé et peint la guerre. Envolé Rousseau, rien que cela. Le Sollers répète Hemingway, à juste titre: « *Il ne reste que la beauté, transmise par des artistes.* » D'où ne se conclut pas que la beauté naît de la beauté, l'art du musée, et la littérature de la fréquentation des bons auteurs. Et si la beauté avait besoin de laideur, si elle n'était elle-même qu'une laideur traversée, travaillée, sublimée ? Et si l'art d'Hemingway avait été les obus de la Piave, les mois d'hôpital, la terre d'Espagne, la guerre aux Antilles, et les divorces, et les fiascos ? Et si la littérature venait en plus, comme la fleur à la jeunesse, récompenser ceux qui ne pensaient pas seulement à la littérature ? La petite monnaie, sur l'instant, des Valeurs, lesquelles se racornissent sur le tard, nous laissant en dédommagement de grandes oeuvres ? Les Sollers n'ont jamais senti sur eux le mufler de la bête, l'haleine lourde et brûlante de l'animal collectif. De n'être jamais rentré dans une grosse bagarre leur donne cette prestesse, cette alacrité, cet air dégagé et nerveux qui aident à se maintenir en vie, ou à faire semblant. Les grandes infusions de sens exigent plus d'âcreté. Des combats un peu plus désespérés. Se croiser pour le principe de plaisir ? Mais c'est, en société de consommation et de communication, la vulgate officielle. Notre quotidien devoir. Nos affiches, nos

pages de pub. Qu'est-ce qui n'est pas référé aujourd'hui, pour conjurer nos peurs, à l'ordre du plaisir ? Sexe sur ordonnance, info *fun*, et jusqu'à l'éducation qui se veut désormais divertissement... Vaut-il vraiment la peine de revendre cette camelote en diamant ?

L'air du temps pousse la barque du talent. Et qu'en reste-t-il à la fin quand le vent retombe ou tourne ? On peut être un type bien sous tous rapports, nous dit-il, et un écrivain exécrationnel, et un salaud peut faire un écrivain considérable ? Ni aigle ni belette, le Sollers fait une honnête moyenne car ce n'est pas un méchant bougre mais enfin, le problème n'est pas, n'a jamais été type bien ou pas bien, ce catéchisme-ci ou celui-là. D'accord: on peut vivre souverainement et profondément sans et hors l'Histoire. Ce qui importe, c'est la fibre, et le voltage du courant qui passe ou non dans les fibres. Electricité spirituelle ou temporelle. Sur la terre comme au ciel, rien de grand ne se fait sans mystique, et les petites passions font rarement de grandes oeuvres. Faire entendre une voix, c'est plus que faire écouter des notes. Et la voix suppose un souffle, que la virtuosité ne remplace pas. Un souffle, ou une affaire, au sens d'Hugo (« *J'ai eu deux affaires dans ma vie: Paris et l'Océan* »). Ou bien au sens de Calas, Dreyfus ou Chatila. Une vraie ténacité, une lame de fond. Voltaire s'est quitté pour l'affaire Calas. Claudel, pour Dieu. Bernanos, pour le peuple. Péguy, pour la France. Genet, pour l'insoumission. Artaud, pour la folie. Et les Sollers, pour qui, pour quoi ? C'était quoi leur affaire, à ces jolis messieurs, demandera-t-on peut-être dans cent ans ? Le luth, les dés, la bagatelle ? La carrosserie est là. Et le moteur ? Ils auront beau convoquer dare-dare à la Fenice le divin Mozart et Zarathoustra qui danse entre les étoiles — pour ajouter du profond au carnaval —, ça ne donnera pas vraiment le change. Ou pas longtemps. Disons: dans les limites des complaisances disponibles. Il est vrai qu'elles sont, pour les scandaleux sans danger, les danseuses du système, pratiquement illimitées.

Ce qui est moins divertissant, c'est quand notre diabolin, dans le dernier numéro des *Temps modernes*, avec une légèreté légère (pas mozartienne, pas vénitienne, etc.), d'un chausson négligent, fait passer par la trappe Bernanos et Péguy. Hommes de droite ? L'un, oui; l'autre, non. Et après ? Ils ne sont pas précisément de notre boutique, socialo et athée, mais enfin, voir un Sollers demander à un Péguy ses papiers d'identité — moisi, celui-là, un peu, beaucoup, pas du tout ? — ôte l'envie de se gondoler. Un maître de ballet le prend de haut avec des maîtres de vie. Une pile Mazda juge des centrales électriques. Des hommes qui n'ont pas eu la vie facile et qui ne se sont pas choisis des proies faciles, qui ont sacrifié la petite colère à la grande — et qui en sont morts, à la fin... Ici, le pékin se rembrunit et dit au faiseur de pointes: halte-là, monsieur. Restez sur le seuil. On ne danse plus le cotillon, à l'étage du dessus. Ou alors tirez votre chapeau de paille, avant de faire du bruit avec la bouche.

Régis Debray, *Marianne*, lundi 05 avril 1999.

## LA RÉPONSE DE SOLLERS

Elle est courte, une simple note dans « Heidegger en passant », dans le numéro 67 de *L'Infini*, automne 1999 (p. 20) où Sollers pose la question du nihilisme :

[...] Il est pathétique et cocasse d'enregistrer la plainte du Français devant la généralisation du nihilisme. Il vit dans la terreur d'expier sa propre incapacité de penser le néant. Il met la mort à la place du maître absolu, et dans ces conditions toute possibilité d'historialité est immédiatement rabattue sur sa petite subjectivité moisie. Si je relie Marguerite Duras à des dates précises, et à ce que signifient ces dates dans l'approche du Français, on me rétorque aussitôt que j'effectue ce rapprochement par ressentiment, ou par dépit amoureux. Il ne sert plus à rien de produire une démonstration puisque la police cléricale la reverse illico dans le pur symptôme subjectif, qu'il soit psychologique, sexuel, sociologique, ou politique. Cela est quasiment quotidien (voir Debray\*) [...]

\* Note : Pour la très petite histoire, voici comment me décrit le médiologue scout ressentimental : « hâbleur », « lapin agile », « polisson à sarbacane », « ludion du bocal », « arbitre des élégances », « maître de ballet », « pile Mazda », « infatigable jeune homme », « danseur du système », « poujadiste à l'envers », « wagnérien comme Rebatet » (!), « auteur de livres en série qui ne sont plus des livres », « de plus en plus médiocre à l'écrit », « éditorialiste labélisé », « conseiller régissant », et enfin cette perle : « Les Sollers n'ont jamais senti sur eux le mufle de la bête, l'haleine lourde et brûlante de l'animal collectif ». J'allais oublier « danseur de cotillon » et « faiseur de pointes ». Il est vrai que le même trouve Fragonard « parfumé » et hallucine carrément Watteau en peintre et graveur de scènes de guerre (ici, le divan s'impose).

Dans le même registre, à peine plus stalinoïde ou serbe, un stipendié du coup de menton me conseille fermement la Trappe (comme Rancé) ou le coup de carabine final (comme Hemingway). Bref, on n'a pas à se plaindre: ça chauffe à la caserne.

Dans le même numéro de *L'Infini*, c'est au philosophe Bernard Sichère qu'il revient de répliquer.

## LE CAS DEBRAY

Quelle mouche a donc piqué Régis Debray pour qu'il vienne offrir au lecteur, dans une récente livraison de *Marianne*, cet assassinat en règle de Philippe Sollers? Car c'est de cela qu'il s'agit: d'un règlement de comptes médiatique,



philosophique, idéologique, subjectif, finalement politique. A quel titre Debray intervient-il ? Il le tartine à longueur de pages pour qui l'ignorerait encore: au titre de *médiologue*, terme inventé par lui (on n'est jamais mieux diplômé que par soi-même pour faire une entrée fracassante dans l'institution universitaire et occuper un fauteuil... au Collège international de philosophie). « Médiologue » veut dire deux choses. La première: une sociologie meilleure que celle des sociologues (de Bourdieu notamment) capable de cibler la totalité du paysage médiatique sans jamais y loger sa propre équation (commode). La seconde: jouer la maîtrise compétente vis-à-vis de tout ce qui s'écrit et de tout ce qui se montre. Farce un peu grosse: on fait semblant d'analyser objectivement un cas « le Sollers »), on descend un adversaire.

Le style, c'est l'homme: celui de Debray, qui ne donne pas envie de devenir médiologue, est épouvantable. Lourd, répétitif, agrammatical et vulgaire (« comment c'est fait, aujourd'hui, un littérateur »), pédant (« curseur symptomal », « anémomètre à rotation »), pseudo-branché (« la contre-culture la plus décoiffante »), illisible (« l'innovation, c'est le cumul chronologique des morgues »), absurde (« une pile Mazda juge des centrales électriques », entendez: Sollers juge de Péguy!). Debray donne son modèle: Hugo, non pas le poète mais le prosateur inventeur de formules-choc parfois d'un surréalisme irrésistible style messages de BBC (« le rat du Nil tue le crocodile », je répète : « le rat du Nil... »). Tout cela pourrait être seulement un cas d'espèce un peu bizarre, un peu maladif, si ce n'était le levier pénible d'un portrait assassin, celui de Sollers. Voici le monstre: « lapin agile », « polisson », « vivacité chuchoteuse », « sémillant », « cabriolante futilité », « ludion du bocal » (merci Céline), « arlequin » (mais pas généreux comme Cocteau), « jouvenceau », « flamberge au vent » (hé !), « tête à queue » (ah !). En somme, un certain XVIIIe siècle, Casanova, « le parfumé Fragonard » bizarrement opposé à Watteau qui aurait le mérite d'avoir peine la guerre (où ça ?) : voilà l'ennemi.

Reste que l'attaque est en fin de compte politique: Sollers opportuniste, c'est donc Sollers sans œuvre (il fallait tout de même écrire que *Femmes*, *Le cœur absolu*, *Le secret*, *Paradis I et II*, *L'année du tigre*, *La guerre du goût ne sont pas des livres*), et Sollers réduit à l'idéologie, *la mauvaise*. C'est là que le compte se règle, à la fois absurde et infect. Absurde: Sollers serait toujours dans le vent, mais dans le même temps toujours en retard sur les autres (ce qui ne tient pas la route). Exemple: Algérie française en 60 (pure diffamation), maoïste quand personne ne l'est plus (Debray parle-t-il de lui-même ou des dirigeants de la GP ?), mais surtout, surtout, bien vu de Mitterrand, et faisant aujourd'hui sa cour à Jospin. Là, sans aucun doute, Debray craque, et nous savons pourquoi : il fut, lui, de la bonne vieille mitterrandie, de la garde rapprochée, tout en décidant, en quatre longues livraisons du *Monde* quand le cadavre du Prince était encore chaud, de se blanchir en assurant que Le Prince ne l'avait jamais écouté.

Gageons, donc, que Debray n'aime pas vraiment Jospin, et pas davantage Allègre: c'est là que le pamphlet devient fou, absurde, et finalement ignoble.

Car Sollers médiatique (ce que Debray n'est jamais ?), cela veut dire Sollers jouant la communication (et donc Allègre) *contre les profs*. Debray, bien entendu, ne sait pas que Julia Kristeva est universitaire, avec sans doute un bagage un peu plus consistant que le sien. Passons. Voici le finale: être contre le « prof », c'est le signe déclaratif du gauchiste parisien dissimulant l'extrême-droite, c'est le « poujadisme à l'envers » de celui qui est même temps (?) « compulsivement national ». Jugement sans nuance: Sollers, c'est finalement *la même chose* que Maurras, Rebatet, Brasillach, Barrès et Drieu. Avec ce petit sous-entendu innommable: Maurras se déclarait « antisémite », ce qui « ne se dit plus », mais la chose est bien là et ce que Sollers pourchasse chez le prof, c'est « le nez crochu ». On n'avait pas lu depuis longtemps ce genre d'ignominie sous une plume se disant de gauche. C'est que la mitterrandie va mal, entre un Jack Lang frétilant des Love Parades aux Balkans, et un Roland Dumas rattrapé par ses manières de truand. Debray va-t-il mieux? On en doutera. Sa manière en somme: un mélange frappant de madame Verdurin et de Norpois (« ce n'est pas un méchant bougre », « notre diabolin », « le pékin se rembrunit et dit au faiseur de pointes: halte-là, monsieur »). Là encore on a envie d'éclater de rire, mais pas tout à fait si l'on songe au lourd sous-entendu politique: chassons le Sollers de nos têtes, relisons les « maîtres de vie » (ce n'est pas du bon vieux style de droite, cela ?), que sont Bernanos (« le peuple ») et Péguy (« la France »), laissons de côté Heidegger (« la grosse voix ») et volons au secours de Chevènement (« État, Nation, République »). On sait aujourd'hui, face au boucher serbe, où s'est placé Chevènement. Et Debray ? On a vu.

**Bernard Sichère**